

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 35

Artikel: Les fleurs symboliques. - L'oeillet rouge du brav' général
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190536>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Les fleurs symboliques. — L'œillet rouge du brav' général.

Nous lisions l'autre jour dans divers journaux qu'après l'élection du général Boulanger dans trois départements, une ovation lui avait été faite à son arrivée à Paris, et qu'un superbe bouquet d'œillets rouges lui avait été offert par des habitants du septième arrondissement.

Pourquoi l'œillet rouge ? Qu'est-ce que cette fleur a de particulier pour le brav' général ? Personne, jusqu'ici, n'a pu nous le dire clairement.

D'un autre côté, nous savons que la politique a son horticulture et que diverses fleurs ont leur histoire. Ainsi l'œillet blanc est la fleur de Marie-Antoinette. Prisonnière à la Conciergerie où elle attendait l'échafaud, chaque matin une main fidèle lui apportait un œillet blanc. Mais un jour on découvrit qu'un petit billet lui donnant une lueur d'espérance s'était glissé dans la fleur embaumée ; celle-ci fut immédiatement proscrire et cessa de parfumer le cachot de la prisonnière. Dès ce moment l'œillet blanc fut consacré ; on ne l'appela plus que la « fleur de la Reine. »

Sous la Restauration, il orna les boutonnières royalistes, et les libéraux lui opposèrent l'œillet rouge, emblème d'énergie et de liberté.

On connaît aussi la sanglante rivalité des deux maisons d'York et de Lancastre, symbolisées, l'une par la rose blanche, l'autre par la rose rouge. De là cette guerre fameuse des deux roses dont les épines cruelles déchirèrent le peuple anglais.

C'est un goût particulier que l'Anglais professe pour les fleurs symboliques. Dans ces derniers temps, nous avons vu lord Beaconsfield choisir comme fleur de prédilection la primevère jaune, et son rival, M. Gladstone, la rose blanche. Et dans les grands meetings, les conservateurs, partisans du premier, arboraient la primevère, tandis que les libéraux, amis du second, s'enguirlandaient de roses blanches.

Si nous revenons à la France, nous retrouvons le lis, emblème séculaire, symbole classique et traditionnel de la monarchie. — Du lis à la violette, il n'y a que la distance d'une révolution ; cette petite fleur est le symbole des Bonaparte, et voici comment on l'explique ! Napoléon revint de l'île d'Elbe en mars, qui est le mois des violettes. Tout le long de la route embaumait ces fleurs charmantes que d'une main rapide cueillaient, en passant, les sol-

dats de Ney. En mémoire de ce retour prodigieux de Napoléon, la violette fut consacrée.

Il y eut alors une avalanche de violettes ornant les boutonnières et fleurissant les corsages, enguirlandant les robes et les chapeaux. Qui dira tout le sang que fit couler cette gracieuse petite fleur qui se plait solitaire et cachée sur la lisière des bois !

Ainsi la violette au parfum suave et discret, à l'air timide et penché, qui fleurit et meurt dans le brin de mousse où elle est née, s'en va au bruit des trompettes et des canons faire le tour du monde, grelotte en Russie, se dessèche en Espagne et meurt sur l'apre rocher de Sainte-Hélène.

Voici maintenant que le XIX^e Siècle nous raconte comment l'œillet rouge est devenu la fleur favorite du brav' général :

« A 19 ans, le général Boulanger sortait de Saint-Cyr. Il avait 22 ans à peine lorsque son régiment était appelé en Italie, en 1859, et prenait part, le 3 juin, à l'affaire de Turbigo. Le jeune sous-lieutenant qui, déjà, avait assisté en Kabylie à l'attaque des Portes-de-Fer, sous les ordres du général Randon (1857), fit preuve d'une grande bravoure. Une balle lui traversa la poitrine. On cicatrisa sa blessure avec la croix de la Légion-d'Honneur.

Transporté à l'ambulance militaire dans un état assez pitoyable, comme le bon soldat de Scribe, il « savait se taire sans murmurer, » tandis qu'on sondait sa blessure. D'ailleurs, grâce à une énergie qui ne l'a jamais abandonné, le sous-lieutenant Boulanger entra rapidement en convalescence.

Or, c'est pendant cette convalescence qu'il recevait un beau matin, venant de Paris, mais envoyé par un ami, ou peut-être par une amie, dont il ignore encore le nom, une superbe botte d'œillets rouges, magnifiques, éclatants, pleins de parfum, dits « œillets de jardiniers, » et attachés d'une fauve rouge, sur laquelle, à l'encre noire, étaient écrits ces mots : « Au lieutenant Boulanger. » Pas davantage.

Quels qu'aient été ses efforts, le sous-lieutenant n'a jamais pu percer le mystère. Il conserva les œillets pendant longtemps, jusqu'au moment où, trop fanés, trop desséchés, en poussière, il les envoya rejoindre les rubans, les fleurs et les lettres que, saint-Cyrien, il avait reçus. Toutefois, il n'oublia pas, puisque l'œillet est devenu, depuis ce jour-là, sa fleur préférée. »

Les courses de Morges, auxquelles nous avons eu le plaisir d'assister quelques instants, nous ont remis en mémoire une bonne petite histoire gardée en portefeuille depuis assez longtemps, celle d'un cheval beaucoup plus modeste que les brillants coursiers de dimanche, mais dont les qualités et le travail n'en avaient pas moins de mérite. Voici l'histoire de cette excellente bête, publiée dans *l'Estafette* de Paris, sous le titre : *Le troisième cheval*, et signée *Armand Sinval* :

On appelle *troisième cheval* un malheureux esclave qui attend patiemment au bas de la rue Notre-Dame-de-Lorette ou de la rue de Belleville l'arrivée de l'omnibus qu'il doit aider à tirer au haut de la colline.

Le pauvre animal m'a toujours inspiré une grande pitié ; c'est un déshérité évidemment ; il n'est jamais tenu aussi proprement que les autres ; il reçoit plus de coups de fouet et il m'a toujours paru bien plus maigre, ce qui prouve peut-être qu'on le nourrit moins. Il a l'air profondément mélancolique ; sa tête, invariablement baissée vers le pavé, n'élève jamais son regard jusqu'aux étages supérieurs de nos maisons ; il semble humilié de cette activité intermittente à laquelle il est condamné.

Aussi, quand l'omnibus approche, il semble renaitre ; il renifle fortement et, à peine accroché, se met à tirer consciencieusement, tout heureux d'être enfin quelque chose ; les autres chevaux en profitent pour se la couler douce et causer de leurs petites affaires ; mais lui, sans y prendre garde, remplit son devoir avec joie et, arrivé au terme de son petit voyage, ne quitte son poste qu'à regret et redescend tristement, Sisyphe moderne, la côte qu'il va remonter tout à l'heure.

Cependant, la vue de cet animal si sympathique avait le don d'exciter la bile de mon ami Charbonnel, ex-marchand de boutons de la rue Ordener. Non, il ne pouvait passer à côté d'un de ces fidèles auxiliaires de la Compagnie sans lui jeter un regard furieux. Il traversait la rue à grandes enjambées, brandissait son parapluie tragiquement et manifestait tous les signes d'une colère rétrospective, sur laquelle il n'était pas bon de l'interroger.

Moi, son vieux camarade, je connaissais bien l'histoire, mais mon amitié me faisait un devoir de ne dévoiler à personne une aventure qui l'eût rendu ridicule.

Aujourd'hui, je puis parler, car Charbonnel, après avoir enterré stoïquement sa femme et sa belle-mère, vient lui-même de rendre sa belle âme à Dieu.

Or, ceci se passait sous l'Empire, à l'époque où Paris avait encore une garde nationale. Charbonnel, notable de son quartier, était capitaine ; chaque fois qu'il y avait une grande revue, il n'eût pas donné sa place pour celle de Napoléon, par cette raison très simple, qu'il aimait infiniment mieux être regardé que de regarder lui-même ; et Charbonnel, quand il était à cheval, en tête du régiment, était convaincu qu'on ne voyait que lui. Ne nous a-t-il pas soutenu qu'il avait surpris une fois un sourire sur les lèvres de l'impératrice !... Au fait, c'est bien possible... Pauvre Charbonnel !

Un jour, le régiment était convoqué pour une grande revue ; mon ami devait rejoindre d'abord à la caserne de la Pépinière et de là se rendre au Champ-de-Mars. Comme il le faisait chaque fois, il avait loué un cheval et caracolait déjà sur la place Saint-Pierre, où tous les gardes nationaux de Montmartre étaient déjà réunis. Le coursier du capitaine n'avait peut-être pas les attaches fines ; il était bien un tantinet chevillé, tiqueux, chaussé trop haut et portant bas, mais Charbonnel n'y regardait pas de si près ; d'ailleurs, le proverbe le dit : *les femmes et les chevaux, il n'en est pas sans défauts*. Il lui suffisait

que la bête fût douce à mener et pas trop large des flancs.

En avant, marche ! La musique joue l'air de la reine Hortense, le coursier va au pas, et Charbonnel, élevé de plus d'un mètre au-dessus de ses hommes, le poing sur la hanche, voit aux fenêtres des minois chiffonnés en cornette de nuit le regarder passer et même se le montrer au doigt : il produit son effet. On descend la rue des Martyrs et on entre dans la rue Saint-Lazare...

Mais qu'a donc le coursier du capitaine ?... Il n'obéit plus à la main qui veut le conduire, il a quitté la tête du régiment et, sans plus s'inquiéter des sapeurs ni de la musique, ni de la reine Hortense, il s'avance vers un omnibus qui monte la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Charbonnel, rouge comme un coq, tire à droite, tire à gauche, à mettre en sang la bouche de son cheval, rien n'y fait !... La bête intelligente, fidèle sans doute à son ancien métier, s'est bravement postée devant l'omnibus, à côté du troisième cheval et fait le simulacre de tirer comme lui.

Le conducteur donne de grands coups de fouet au malheureux pour le faire démarrer, mais, outre que quelques-uns de ces coups tombent sur le capitaine, comme ils font faire au cheval des bonds désordonnés qui menacent de jeter Charbonnel hors de son centre de gravité, celui-ci en est réduit à supplier le conducteur de le laisser tranquille.

Mon pauvre camarade, tout en sueur, s'essuie le front, résigné à laisser son coursier faire tout ce qu'il veut ; les voyageurs de l'impériale sont debout, ceux de l'intérieur s'esclaffent, tombant les uns sur les autres sans distinction de sexe ; les gamins crient, la foule des badauds augmente à chaque pas, tous les habitants du quartier sont aux fenêtres.

Et le régiment, me direz-vous ?

EH bien, et la discipline donc ! Le régiment suivait son capitaine, c'est-à-dire l'omnibus, naturellement !

Cette marche triomphale ne cessa qu'au boulevard Rochechouart, où le cheval, avec la satisfaction bien légitime du devoir accompli, consentit enfin à se mettre à la disposition du capitaine.

La manie des mots étrangers.

Nous doutons-nous bien, que nous sommes de serviles imitateurs, de plats admirateurs de tout ce qui est exotique, quand nous désignons par *square* ce qui est un simple jardin ; par *railway* ce qui veut dire chemin à rails ; *wagon* ce qui n'est qu'une voiture ; *budget* ce qui n'est autre chose que le vieux mot *bougette*, qui signifiait sac de voyage, bourse.

Dire que nos ingénieurs ont délaissé le simple mot *lit* ou *chenal* d'une rivière, pour adopter le mot allemand *thalweg*, prouve une fois de plus la sottise de l'esprit humain et sa propension à donner du relief, de l'apparat aux choses les plus prosaïques.

Remontons à l'origine de ces invasions étrangères.

Il y a quelques années, on multipliait, à Paris, ces enclos, de toute forme, de toute dimension, au milieu desquels s'élevait un beau bâtiment. Ces enclos, dont on faisait un jardin, sans doute pour que les Parisiens conservassent quelques notions sur la verdure ou les cultures d'agrément, s'appelèrent dès l'origine des *squares*, parce que ce genre d'ornement était emprunté à certains quartiers de Londres. *Square* signifie carré ; les Anglais étaient donc dans le bon sens en les désignant ainsi ; mais, pour nous